

Brèves littéraires

Brèves

La jeune fille au luth

Andrée Dahan

Number 54, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dahan, A. (2000). La jeune fille au luth. *Brèves littéraires*, (54), 87–107.



Andrée Dahan

ANDRÉE DAHAN

La jeune fille au luth

(Présentation de l'oeuvre)

Anna est sculpteur, Simon cinéaste. Ils vont tous les deux réagir différemment au meurtre d'une jeune musicienne, Élise, survenu il y a une quinzaine d'années.

Le désir d'Anna est de sortir des limbes cette jeune prodige, de reconstituer sa vie, son dynamisme, puisque le drame a occulté son être entier, les médias l'ayant involontairement reléguée au dernier plan, favorisant — ironie du sort — cet autre protagoniste du drame, son assassin !

Quant à Simon, sa rencontre d'un soir avec Anna l'a laissé à la fois insatisfait et empressé de la revoir. Qui plus est, cette histoire d'autrefois l'intéresse au point d'en faire le sujet de son prochain film.

Sans se consulter, Anna et Simon vont replonger dans le passé, enquêter, reconstituer selon leur sensibilité, des fragments de la vie d'Élise et s'interroger sur les questions cruciales que sont la vie, la mort, l'art, la violence, l'amour. Leur rencontre aura-t-elle lieu à nouveau ?

L'extrait présenté ci-dessous se situe au début du roman après le départ précipité d'Anna.

3

Depuis l'instant où il l'a vue descendre les marches, Simon n'arrête pas de penser à Anna. Il ne sait rien d'elle. Ni même comment l'atteindre. Seulement qu'elle est une habituée de ce bistro. Elle n'est pas exactement son type de femme et il ne comprend pas pourquoi le soin mis à l'oublier exige de lui plus d'efforts qu'après d'autres passages de femmes. Au bistro, ils ont parlé de banalités, de clochards, du froid, de pesticides et de la tendance des derniers films policiers.

C'est un très vieux bistro avec un juke-box datant des années soixante. Chromé et remis à neuf, il propose des tubes de l'époque et quelques rares nouveautés. Quand il est entré, Anna était de dos. Elle essayait d'y glisser des pièces. C'est la première image qu'il a d'elle. Une silhouette sombre aux longues jambes effilées. Après, il ne sait plus comment c'est arrivé. C'est une suite de hasards qui fait qu'on se met tout à coup à vivre sous le regard de l'autre. À vivre, à multiplier une série de gestes ou de mouvements, à marquer des attitudes ou à dire des mots qui vous orientent l'un vers l'autre comme des tropismes. Le regard d'Anna

est manifeste, pense-t-il. Elle est dans son propre regard. Elle s'y glisse tout entière, l'organise comme un engin doté d'une tête chercheuse.

À L'Entrevue, seul devant une bière, Simon attend Bernard, son collègue et ami. Hier soir, à leur sortie du travail, il lui a glissé un mot sur un scénario qui le tracasse et qu'il ne sait comment aborder.

— C'est explosif, lui a-t-il dit, une histoire de meurtre dans laquelle un reporter s'est fourvoyé ... Ces médias nous font avaler n'importe quoi !

— OooH ! ... s'est exclamé Bernard. Toi, tu files un mauvais coton. On en reparle demain. C'est promis. Mais attention, c'est plutôt les médias qui te casseraient la gueule !

Et depuis, Simon ressasse ses idées. Le charisme d'une animatrice peut-il suppléer au vide des contenus d'une émission ? Car de quoi avait parlé cet homme ? D'une expérience comme d'une autre qu'on prétendait unique. Toute l'attitude de l'animatrice frôlait la fascination touristique pour le monde carcéral. Aucun débat n'avait eu lieu. Aucun penseur convié. Le public non plus n'était pas sollicité à donner son avis.

Bernard surgit tout à coup devant lui. Il dépose sa caméra et regarde fixement Simon.

— Alors toi, lui dit-il en le regardant dans les yeux, tu es amoureux... j'en mettrais ma main au feu !

— Il ne s'agit pas de ça ... Bon, c'est vrai ... J'ai fait la connaissance d'une fille ... C'est d'elle que je tiens l'histoire ... mais c'est compliqué ...

— Bon, bon... Ça va ... hein, je plaisantais ...

— Tout le problème vient de là. Je ne sais rien d'elle. Elle est partie sans laisser d'adresse... Je dois tout reconstituer. Tu comprends ?

Bernard, tout fort en gueule qu'il est, reste coi. C'est plus sérieux qu'il ne pensait. Et Simon tant bien que mal explique :

— Il s'agit d'un ex-prisonnier, libéré pour « cause de bonne conduite ». Imagine un peu : il a été condamné, il y a une quinzaine d'années, pour viol sur la personne d'une fillette gardienne de ses enfants.

— Tu parles ! « Bonne conduite » mon oeil ! Comme si les enfants couraient les couloirs des prisons. Quel charabia !

— C'est un nommé Réal, mais tu l'as peut-être aperçu, à l'émission de ...

— Non, non ...

— Il a écrit un scénario pour prisonniers, une sorte de jeu de rôle où il dénonce l'inhumanité des prisons. Bon, jusque là ça va. C'est le reste, l'ambiance, la joie des gens présents, tout ce qui est sous-jacent à l'émission et tout ce qu'on ne dit pas ou qu'on feint d'ignorer. Qui voit les ficelles ?

— Que veux-tu faire au fait ?

— Dénoncer l'effet perversion que sous-tend l'effet séduction des médias électroniques. Tu as déjà entendu parler de leur pouvoir anarchique, toi ? Ou de leur auto-critique ?

— Attention. Ce n'est pas si facile d'écrire un scénario sur le sujet ! Qui es-tu pour t'opposer à la formidable mise en marche du bulldozer électronique ?

— Un contre-pouvoir. Et pourquoi pas ?

— Incitation à la subversion, dit en riant Bernard. Puis comme Simon ne dit rien, il ajoute : la critique va t'éreinter. Ici, ce n'est pas les États-Unis. Nous n'avons ni leur argent ni leur rayonnement.

Mais Simon têtu poursuit son idée.

— Tout le monde est dans l'illusion. L'illusion de participer, de faire de la politique, l'illusion d'être bien informé alors que tout est tronqué, arrangé selon des clichés pré-établis. Dis-moi ce que peut d'intelligent la télé aujourd'hui !

Ils se mettent à dénombrer les rares émissions intelligentes. Trois ou quatre par semaine sur un total de plus d'un millier. L'environnement médiatique offre un théâtre ouvert à la violence, au terrorisme, aux massacres, aux peurs, à la prostitution, à la convoitise, à la bouffe, à la consommation, à la propagande !

— Les médias écrits se remettent en question, eux ! Ils offrent au public une page de libre opinion. Mais qui réagit au contenu de la télé ? remarque Simon.

— Sans parler des informations tronquées pour faciliter la mise en capsule !

Le serveur vient d'apporter un *sous-marin* grand format pour Bernard, une guacamole pour Simon et deux autres chopes. Bernard boit la sienne d'un trait puis se lève pour déplacer sa caméra. Il ajoute :

— Un *sous-marin* électronique ! De quoi t'étonner, hein ? Du *junk food*, moi ! De temps en temps, on renoue avec ses entrailles. C'est l'effet séduction, comme tu dis !

Pendant qu'il y mord à belles dents, Simon ajoute :

— Je te soumettrai un projet dans quelques jours, le temps de mener une petite enquête.

Après le départ de Bernard, Simon note quelques réflexions :

Carnet de Simon :

S'étonner de ma propre réaction avec Anna. Pourquoi me suis-je rangé du côté de la vedette ? Il y aurait donc dans l'attrait du vedettariat une part d'irrationnel ? Pourquoi, d'ailleurs, avoir défini cet homme comme une vedette ? N'était-ce pas plutôt parce que l'animatrice, par le choix qu'elle faisait de l'inviter, l'ennoblissait en quelque sorte du même coup ?

Ne pas être dupe des médias !

« L'idée de derrière la tête » chère à Pascal est une idée de distanciation. C'est une forme d'ironie vis-à-vis la trompeuse réalité. Comment juger de tout, confronter et prendre garde, analyser les dessous, les mobiles secrets, les effets, les répercussions ? Il faudrait pour ainsi dire se faire une conception cubiste de la réalité.

Pourtant la majorité des téléspectateurs ne recherchent que le divertissement à l'état pur. Combien allument leur télé avec une idée-de-dérrière-la-tête ?

Mais le point de départ de la réflexion de Simon n'est pas la duperie des médias. Ce qu'il regarde, dans ce

bistro, c'est un zoom dirigé sur Anna. La réaction violente d'Anna à l'émission et par-delà cette réaction, Anna, elle-même et le mystère dont il l'auréole.

Simon surveille toujours l'entrée. Lui reviennent des bribes de leur conversation. Il s'agissait de sculpture, de rêve plutôt et d'un meurtre gratuit. Il revoit la silhouette d'Anna. Sa promptitude à s'habiller, sa hâte de partir, sa disparition dans la nuit. Il sent, il sait maintenant qu'une deuxième rencontre n'aura plus jamais lieu sous le signe de la légèreté.

4

Une fois les cours terminés, Anna sort de l'école des Beaux-Arts. Elle est avec d'autres étudiants. La teneur du cours *Sculpture et intervention urbaine* suscite leurs réflexions. Une oeuvre révélatrice et forte serait celle qui expurgerait les angoisses issues du fond des êtres. Certains étudiants sont mécontents ou dérouterés.

— Exprimer le non-dit d'un lieu et créer une oeuvre qui ait un rapport avec ceux qui y vivent ! Oui, mais ce n'est pas si facile.

— Le non-dit d'un lieu, c'est un concept européen !

— Exact, les lieux ont une mémoire là-bas. Mais ici, avec tous les déménagements annuels, la mémoire fout le camp !

— Il faut se promener dans les vieux quartiers de préférence. Là où se trouve l'âme d'un peuple, son histoire.

— Ressusciter des morts ? Quel boulot !

C'est vrai, pense Anna, que déterrer des souvenirs en rapport avec les lieux n'est pas facile. Son idée pourtant s'affirme. C'est d'abord à Élise qu'elle pense et ce serait un travail de longue haleine. Creuser d'anciennes angoisses, aller aux sources, écouter les témoignages, tous les témoignages, suivre des pistes, rassembler les données, sélectionner, reconstituer tous les détails, la matière brute qu'elle devra évacuer, creuser lentement, couler dans le moule de la mémoire pour en sortir une forme signifiante, en souligner les inflexions, y inscrire le pathétique, lui insuffler la vie, la saisir dans sa singularité. Celle d'Élise et la sienne.

Dans son studio, Anna joue avec la glaise. Elle construit des formes imprécises. Elle laisse ses doigts, ses paumes meubler l'espace selon l'inspiration du moment. Un réceptacle d'abord qui pourrait être un corps ou un instrument, un luth ou même, à la rigueur, un visage. Rien de précis pour l'instant. Seulement un espace à modeler, à découper, à arrondir, à apprivoiser pendant que par fragments, le passé ressurgit.

C'est l'absurdité des faits qui la tracasse ; les sanglots du meurtrier et l'amplification médiatique, le vol des émotions, leur détournement. Une émission grand public, *Lumières de la ville* avait lancé en prime une ligne ouverte. Ça et là, dans toute la ville, les radios privées et publiques emboîtèrent le pas et l'auditeur était appelé à commenter les sentiments du meurtrier. Les téléspectateurs se prononcèrent par téléphone sur la question : Croyez-vous oui ou non à la réhabilitation totale des meurtriers ? 59 657 réponses, soulignées par la gouaille de l'animateur triomphant, donnèrent le Oui vainqueur à 82 %.

Du jour au lendemain, se développa dans les médias une sorte de fétichisme des prisonniers. C'était la course à leurs états d'âme, à leurs sentiments, l'accès à l'étalage de leurs techniques, à leur enfance, à leurs malheurs. Leur ego flatté les consacrait héros d'un jour et leurs sourires témoignaient de leur reconnaissance à occuper un centre qu'ils rêvaient en secret d'investir.

Au Complexe Desjardins, un téléthon fut diffusé. Il y eut une vente gigantesque de t-shirts en noir et blanc où fut plagié le célèbre dessin de Picasso. La colombe avait cependant disparu. L'homme derrière les barreaux pleurait et le mot REPENTIR était inscrit en relief. Il se vendit en une journée 2 672 t-shirts. On imprima des affiches avec le portrait du nouveau héros et on les vendit sur les quais du Vieux-Port aux touristes et aux promeneurs du dimanche, à raison de cinq dollars l'une ; l'entreprise eut tant de succès qu'on en commanda 1 500 autres. Des touristes intrigués de-

mandaient s'il s'agissait d'un héros de la révolution américaine.

Il y eut aussi bien sûr d'autres gestes posés.

L'association pour le droit des victimes fit apposer ses contre-affiches sur les murs de la ville et fit une campagne de promotion sur la prévention du crime. Elle fut discrète mais tenace s'amplifiant jusque dans les écoles.

Anna pense que la société tombe dans un hybridisme notoire comme dans les messages tabagiques. Délectation et réprobation, incitation et mise en garde, l'irrationnel tuant le rationnel ou vice versa.

C'est monstrueux ! se dit-elle en regardant la forme née de ses doigts.

Le tranchant de l'oeil, la rigueur du geste ou celui du mot, le ciseau qui coupe ou la phrase qui cerne sont autant instruments de vie que de mort. Le matériau fait toute la différence. Béton, marbre, bronze, papier ou corps humain. Solidité ou fragilité. Donner corps ou dérober le corps. Création ou destruction. Reconstituer l'autre relève du travail de l'art. Les murs de l'impalpable font obstacle que doit sonder l'imagination.

C'est une image très vivante d'Élise qui lui vient à l'esprit. Juste avant sa mort. Élise est dans la rue près d'elle. Elles conversent dans le froid et le vent. Les

feuilles d'automne se soulèvent autour d'elles. Elle ne se souvient plus de leur conversation. Elle revoit seulement trois ou quatre jeunes filles rieuses et complices qui vont bientôt se séparer. À tout jamais. Elle ne s'est douté de rien !

Bien des années après, Anna fixe seulement cette image d'Élise dans le froid et le vent contrarié. Elle cherche un signe dans son regard, l'imminence de l'abîme vers lequel elle va bientôt se diriger, sa chute avant le point du jour. Elle ne voit rien. Ont-elles parlé de leurs amours ? De leurs cours ? Ont-elles parlé musique ? La mémoire des mots de cet instant précis est une mémoire morte. Pourquoi Anna conserve-t-elle seulement deux ou trois choses ? L'image, la forme des corps, la couleur des vêtements, l'ondulation des longs cheveux blonds, l'expression joyeuse de la scène. Quelques instants après, Élise se détache du groupe et se dirige vers son destin. Personne n'aura compris que sa mort en sentinelle a déjà mis ses pas dans les siens.

Cette image s'évanouit. D'autres surgissent. Des projets de musique, des pièces pour luth qu'Élise composait. Des amours naissantes. Un voyage en Autriche. Sa fascination pour Mozart. Élise dans sa chambre, assise, son luth dans les bras, l'accordant pendant qu'elles parlaient. Anna ressort de vieilles photographies, les aligne, les parcourt rapidement comme si chaque image était l'infime fragment d'un tout qu'elle veut recréer. Cette façon de faire lui permet de se représenter les personnages en mouvement. C'est un film d'animation qui se joue devant elle. Mais les sourires

figés, les couleurs trop vives ternissent le souvenir. La réalité pour elle se joue dans la grisaille où noir et blanc se conjuguent aux tons flous de la mémoire.

C'est à la dernière séquence qu'elle revient. Le dernier adieu. Sans adieu. Élise, sa chevelure frisée soulevée par le vent, ses larmes provoquées par le froid, ses derniers mots perdus. L'habitude de projeter les autres dans la trame de leur vie ne nous facilite pas l'accès à leur mort. Et c'est tant mieux peut-être ; une façon comme une autre d'atteindre à l'immortalité !

Mais, se dit Anna, l'essentiel d'Élise est aussi dans sa mort. Ce n'est pas seulement elle que je veux sculpter, c'est quelque chose d'autre. Les rapports que le public de l'époque a entretenus avec sa mort, sa perception des choses, les miennes, le comment... C'est encore vague, mais c'est tout cela. Une réalité disparue comme une saison qui s'estompe dans l'oubli.

Reconstituer la dernière journée, décoder les gestes, les intentions, oui, c'est exactement cela qu'elle désire faire même si elle ne mesure absolument pas toute la difficulté de la démarche, même si elle hésite entre figuratif et non-figuratif, même si à une scène de bas-relief vient succéder une forme unique, épurée contenant tous les désirs, tous les obstacles, tous les dynamismes et leurs contraires.

Une jeune fille était morte dans d'atroces conditions et elle voulait l'arracher de la gangue où l'avaient enfermée des années d'oubli et d'indifférence obstinés.

C'était un mal latent de toute éternité et il lui appartenait, sans plus tarder, de voir à l'interrogation que lui posait ce monument en ruines de son enfance, s'il est vrai que toute sépulture pose une question et que celle-ci gardait pour elle un caractère matriciel d'où sortirait, sous la violence et la folie, ce qu'elle cherchait passionnément.

(Dans cette deuxième partie du roman, Anna qui continue son enquête sur Élise, interroge Hugo Blanchet qui connaissait la jeune fille.)

1

Au Stach Café où ils ont rendez-vous, Anna a reconnu tout de suite Hugo même s'il n'est plus qu'une esquisse mal ébauchée de la photographie qu'elle avait vue de lui. C'est le même ovale du visage, accentué par la même barbe en collier, mais il ne reste rien de l'attrayante chevelure qui retombait jadis en boucles folles autour des yeux. De larges avancées du front ont tracé sur le crâne une désertification quasi totale.

La carrière d'Hugo Blanchet était déjà amorcée lorsqu'il loua le 329, rue du Moulin. Il possédait déjà, à l'époque, sa propre entreprise dans une usine désaffectée, près du port de Montréal, un bâtiment sinistre de l'extérieur où il dirigeait une agence de mannequins de mode, des enfants surtout, prisés par des magazines ou des publicistes.

— C'était ma « période rose », dit-il en riant. La plus belle ! Je partageais ma vie entre l'insouciance, les amours, le travail. La vie de bohème !

Il eut aussi sa « période grise ». Spécialisé en vidéoclips, il fréquentait les vedettes de la chanson. Mais la concurrence féroce dans ce domaine l'obligea à se

convertir à la photographie d'art et la vente d'ordinateurs. Un beau jour, parti à l'aventure dans la forêt amazonienne, il en était revenu avec une femme. Mais son mariage ne fit pas long feu, emporté par le premier vent polaire comme un fétu de paille : aux premières rigueurs du froid, sa femme s'était embarquée à bord d'un jet et s'était fondue à jamais dans le soleil des tropiques. Ce fut sa « période noire ».

De prime abord, Hugo Blanchet semblait un homme jovial ayant le sens de l'humour, pratiquant avec art son métier, voyageant beaucoup. Il revenait du bout du monde. Madagascar, Tahiti, le Grand Nord et l'Inde. Il en avait rapporté des photographies saisissantes qu'il publiait avec texte à l'appui. Il courait les bas-fonds, photographiait le désespoir ou la joie, la misère des défavorisés ou leur candeur, leurs soifs ou les plus hilarantes de leurs coutumes.

— Je veux photographier la vie telle qu'en elle-même. Sa saveur sucrée ou amère, la plus libre ou la plus terrifiante des contraintes, les petits bonheurs et leur revers. C'est ainsi que je suis.

Dans son album *Paysages financiers*, il y avait des photos de villes aux architectures surprenantes, des parades de mode saisies dans leur élégance la plus érotique, des travestis dans de provocantes attitudes, des banlieusards assis dans leur faste, des bidonvillois vautreés dans des résidus radioactifs, des squelettes d'enfants continuant de vivre. Toutes images rendues insoutenables par le regard de l'autre.

— Non, dit-il, l'ouvrage n'a pas été primé. Il le serait que je refuserais. Je ne gagne pas ma vie sur le malheur d'autrui ! Mais certaines de mes photographies sont publiées ailleurs dans le monde. C'est une compensation. Encore faut-il qu'elles le soient pour la bonne cause.

Il prend une gorgée de bière avant d'ajouter :

— De nos jours, il n'y a pas de vies réussies. Seulement des carrières aux dépens de sa propre vie, le plus souvent.

Hugo lui paraît comme un homme qui comble de ses images les chemins torturés de sa vie.

— J'ai fait la rencontre d'Élise lors d'une séance de photographies, dit-il. Elle faisait partie de la Chorale des petits chanteurs de St-Ambroise. Elle est venue me trouver pour me dire qu'elle me connaissait, que j'étais locataire dans la maison de ses parents. C'était quelques mois avant sa mort.

Dans un coin du Stach Café, un pianiste improvise sur des airs de musique tzigane. Un ou deux hommes d'affaires discutent, seuls avec leur cellulaire. Et Anna écoute Hugo. Il a une voix aux modulations graves et elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle n'a pas dû changer au fil des années. Que c'est cette voix qui, par amour, avait su trouver des accents d'alchimiste pour les forger dans l'or de la passion et transporter Élise, loin sur les flots bleus du rêve dans une blanche

nacelle voguant comme Iseult, la blonde, entre les îlots du désir et de l'extase.

— Pourquoi vouloir en savoir plus ? demande soudain Hugo. Pourquoi réveiller les morts ? Que faites-vous dans le fond, sinon remuer dans l'eau une vase nauséabonde et stérile ? Vous cherchez à vous faire mal ?

— Elle est morte comme honteusement, dit Anna. Sans grandeur, sans triomphe.

— Et vous voulez célébrer sa mort ?

— Exactement. Oui. Réveiller aussi sa jeunesse, la faire reconnaître telle qu'elle a été.

— Moi, j'ai cherché à tout oublier. J'ai tout fui. L'appartement, la ville, le pays. Il me reste quelquefois un rêve, un cauchemar. Je conduis une voiture et je suis incapable de la freiner. Comme si la pédale du frein était introuvable ou que la paralysie s'emparait de mon pied. J'essaie de crier, mais pour moi, il n'y a pas de libération parce qu'il n'y a pas de cri.

Hugo continuait de boire sa bière attendant quelques secondes entre chaque gorgée. On avait posé devant lui trois chopes et il venait d'entamer la deuxième. Même scénario. Il ingurgitait lentement avec le même rythme. Court mais continu.

— On se sent mieux ainsi, expliqua-t-il. L'effet de l'alcool est plus rapide. Puis il ajouta :

— J'ai conservé des photographies d'Élise dans mes archives. Des photos d'art à la Hamilton. Je vous les donnerai volontiers. Moi, j'ai tourné la page. Résolument. Il n'y a rien de plus envahissant que les souvenirs, de plus morbide, de plus paralysant.

Il débite tout cela sur un ton rapide, tranchant. Après quoi il respire longuement. Anna le sent en colère.

— La différence entre vous et moi, dit-elle, la différence, c'est que vous avez été dans sa mort et qu'il vous a fallu à tout prix en sortir. Moi, je suis restée en retrait. Et je désire maintenant y entrer. La reconstitution de l'histoire est plus facile ainsi.

Anna a eu l'impression que Hugo marchait dans un chemin que la mort ravageait encore. Tous les témoins de l'époque avaient revécu devant elle leur souvenir avec cette même culpabilité. Tous avaient perçu le destin d'Élise comme une trappe qu'on avait refermée au plus vite, volontairement pour les uns, involontairement pour les autres. Parce que c'était lourd le poids d'une jeune vie !

Comme dans le *Karman* de la philosophie hindoue, le destin d'Élise n'était pas seulement écrit dans le meurtre. Il était inscrit aussi dans l'abandon, dans une suite d'actions posées. C'était le concept du « chariot porté par deux roues ». L'une étant le destin, l'autre l'effort humain ou sa négation, les deux vivant en étroite dépendance.